



À Provins,

Pierres et remparts de Provins sont les témoins de la puissance et de la richesse d'autrefois mais aussi d'un phénomène économique exceptionnel rayonnant à travers l'Europe du XI^e au XIII^e siècle : les foires de Champagne.

C'est pourquoi l'espace situé à l'intérieur du tracé des anciens remparts, a été classé au Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco.

Des remparts aux allées plantées

À partir de 1230, le comte de Champagne Thibaut IV fait édifier une enceinte de pierres pour protéger les villes haute et basse de Provins des guerres féodales. Malgré l'évolution des armes qui rendent ces fortifications obsolètes, ces dernières subiront peu de modifications jusqu'à l'avènement de Louis XIV et seront régulièrement entretenues. À la fin du XVII^e siècle, François d'Aligre (1620-1712), abbé de Saint-Jacques et fils de chancelier de France, leur porte une première atteinte en transformant certaines parties des remparts en promenades arborées. Il suit ainsi l'exemple parisien de plantation des grands boulevards effectuée à partir de 1670. Les édiles municipaux poursuivront son action jusqu'au XIX^e siècle en concevant des allées le long des fossés extérieurs des fortifications ou à l'intérieur de la ville, sur le terre-plein bordant les murs d'enceinte. Ainsi sont nés, à Provins, les premiers espaces de verdure publics conçus pour le plaisir des citoyens !

La promenade est une activité mondaine, donc codifiée, consistant à déambuler sous les allées ombragées et à se divertir du spectacle qu'offrent les autres promeneurs. On s'y rend pour voir et être vu : la tenue vestimentaire, le rythme de la marche ou la compagnie avec laquelle on évolue participent à la mise en scène de la bonne société. Les allées d'arbres s'étendent sur une distance de cinq kilomètres ; les Provinois préfèrent pourtant l'espace restreint du promenoir situé en contrebas de l'hôpital général, que la

Pour en savoir plus

J. Mesqui, *Provins, la fortification d'une ville au Moyen Âge*, Genève-Paris, 1979.

D. Rabreau, « La promenade urbaine en France aux XVII^e et XVIII^e siècles : entre planification et imaginaire », in M. Mosser et G. Teyssot (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, 1991.

S. Pascal, *Influence de l'abbaye Saint-Jacques de Provins sur l'aménagement des jardins et promenoirs de Provins, XVII^e-XIX^e siècles, mémoire de maîtrise*, 1997, Université de Paris-I.

S. Pascal, *La nature citadine au XVIII^e siècle. Promenoirs urbains et lieux de promenade publiques et plantés en France (1715-1790)*, thèse de doctorat en cours, Centre Ledoux, Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne.



proximité avec la fontaine des eaux minérales, l'aire de danse et les chaises de location transforment en un lieu idéal de rencontre. La promenade s'inscrit dans une organisation réglementée et reconnaissable des espaces : diverses décisions municipales limitent ainsi le passage des charrettes ou interdisent l'entrepôt de marchandises sur les allées afin de garantir le confort de ce rendez-vous sociable.

Ces promenoirs, en encerclant Provins, forment un chemin de ronde moderne duquel on voit l'extérieur de la ville, c'est-à-dire la campagne et le reste du royaume, comme l'intérieur de la cité. Par un parcours physique, les arbres mettent en scène des vues pittoresques : les promenoirs de la ville haute, plantés au XIX^e siècle, offrent ainsi « un coup d'œil unique pour les amateurs de la Haute Antiquité ; c'est une continuité de tours que le temps a fortement dégradées, mais qui n'en sont que plus vénérables. Quand, sur cette promenade plantée d'arbres, on arrive à l'angle droit que forment, en se réunissant, les deux lignes de fortifications, on jouit d'une perspective majestueuse et imposante » (C. Opoix, *Histoire et description de Provins*, Provins, 1846, p. 400). S. P.



Des remparts, la vue sur la ville de Provins.



À Provins, la Rose de Provins

Les jardins de roses ont aujourd'hui disparu et pourtant Provins est entré très tôt dans le langage des jardiniers grâce au nom d'une fleur la « Rose de Provins » (ou *Rosa gallica officinalis*), rose simple d'une couleur intense, qui fleurit en buisson désordonné à la fin du mois de mai ; la légende raconte que Thibault IV, le chansonnier, piètre homme de guerre mais charmant trouvère, a rapporté de croisade cette rose qu'il offrit à sa dame...

Séduit par les roseraies de Damas qu'il visite en 1240, s'il rapporte une rose, il rapporte une rose remontante qui fleurit plusieurs fois l'an... Mais dit-on aussi, La Rose de Provins était déjà présente en Gaule du temps des Romains.

La légende veut encore que Thibault ait encouragé la culture de la rose – mais aucun texte ne permet de situer avec précision ces champs de roses –, peut-être sur les flancs du Chatel, à la Nozaie ou à Fontaine-Riante. Pourtant, la rose est bien entrée dans la tradition provinoise ; chapeaux de roses aux fêtes religieuses, pétales de roses semés sur le chemin des processions, coussins de roses offerts aux hôtes royaux de la ville... Les apothicaires en font commerce sous forme de confits, sirops, suc et autres baumes et lotions dont les bienfaits sont infinis : cicatrisants, apaisants, purifiants...

Aujourd'hui, les roseraies ont disparu mais l'engouement pour la rose demeure, elle est présente dans les jardins privés, dans la gastronomie artisanale locale : la nouvelle cuisine et le goût pour les mélanges peu ordinaires lui donne un parfum de mode. A. M.

Rosa gallica officinalis
ou Rose de Provins

À Provins, le jardin Garnier

Le joyau de Provins est incontestablement cet espace clos où le temps s'arrête et que tous les Provinois appellent « jardin Garnier ». Ce lieu occupe dans la mémoire collective et individuelle des Provinois une place privilégiée : qui n'a pas traversé ce jardin en toute saison ? Qui n'a pas fait tourner la roue grinçante ? Qui n'a pas franchi la passerelle du bassin rectangulaire en cherchant le cygne, dont la présence est notifiée sur les registres municipaux ? Après un cygne, un autre cygne...

Ce jardin a une longue histoire : tout d'abord, terrain d'entraînement de la compagnie de l'Arbalète, puis jardin d'une congrégation religieuse de femmes qui instruisaient des jeunes filles pauvres ou orphelines pour les placer dans des maisons bourgeoises, jardin dont le bassin – par un système de pompes – donnait l'eau courante dans le bâtiment comtal, jardin de plaisir dans lequel on essaya même de transformer la chapelle de la congrégation en théâtre, jardin d'une demeure cossue, bâtie après les destructions révolutionnaires vers 1810, puis louée et enfin acquise par Victor Garnier (1783-1878).

Né à Provins, ce fils de clerc de notaire, orphelin de père



très jeune, fera fortune à Paris dans l'industrie des quinquets et reviendra vers 1838 dans sa ville natale. Après l'acquisition du domaine, il entreprend une restauration des bâtiments (vers 1853) et un réaménagement complet du parc.

D'après la correspondance de Garnier, ce jardin n'était, vers 1848, qu'un terrain planté d'arbres anciens et improductifs qu'il a fait arracher. Il se plaint alors d'un terrain défoncé et boueux et transforme ce borbier en un jardin à l'anglaise, conforme au goût de l'époque ; Garnier a vécu à Paris et a vu évoluer l'art de planifier les squares : précisément, on passe à cette époque de l'espace géométrique construit autour d'un monument à mettre en valeur à l'utilisation d'une symétrie toute en souplesse : le plus joli chemin pour aller d'un point à un autre est la ligne diagonale, allongée de courbes et de volutes... le plan aquarellé du jardin, relevé tel qu'il était à la mort de Garnier, n'est pas sans évoquer certains squares ou parcs parisiens dessinés par Barillet-Deschamps. De square, il en faisait l'office puisqu'il était ouvert aux Provinois du vivant de Garnier ; on raconte que de la cuisine, située en sous-sol, la dame Tartine de l'époque distribuait des gâteaux aux enfants qui passaient par là...

La propriété a fait l'objet d'un legs de Garnier à la ville de Provins ; selon les vœux du donateur, la villa devient



Dans le bassin, la tradition le veut... « après un cygne, un autre cygne ».



bibliothèque et le parc-jardin, public. Le plan, les parterres, les essences d'arbres en sont conservés ; la passerelle sur la pièce d'eau et la construction de serres (1893) sont les seules modifications de l'organisation de l'espace. Quelques ajouts patrimoniaux çà et là (pierres tombales des xv^e et xvi^e siècles scellés sur le mur d'un petit pavillon – dit « des Arbalétriers »), chapiteaux de monastères détruits à la Révolution, bustes de notabilités – dont celui de Garnier – se mêlent à l'harmonie apaisante du lieu ; le jardin a toujours fait l'objet de soins particuliers ; dans des espaces dessinés il y a plus de cent cinquante ans, on crée des volumes aux couleurs contrastées nouvelles, les nuances et les perspectives se modifient, des essences nouvelles se déversent en flots parme ou violets, des plantes d'autrefois reviennent, les mosaïques traditionnelles perdurent et les impatiences sont comme autant de tapisseries aux mille fleurs.

Les jardiniers de la ville aiment le jardin Garnier. A. M.